

LE THEATRE EUROPEEN

SILHOUETTES ALLEMANDES

HERMANN LÖNS

par André MEYER



PAYSANNE DE LA LANDE DE LUENEBOURG

Hermann Löns, qui, de son vivant, ne fut connu qu'assez tardivement dans sa patrie, est aujourd'hui un des auteurs allemands les plus célèbres. Ses livres ont été traduits dans de nombreuses langues et ont obtenu une grande popularité. C'est qu'il a écrit, avec une maîtrise et une maîtrise de la langue qui n'ont pas de pareils, une œuvre qui est à la fois une œuvre littéraire et une œuvre humaine. Ses romans, ses nouvelles, ses poésies, tout cela est imprégné d'un sentiment de la vie, d'un sentiment de la nature, d'un sentiment de la patrie. C'est ce qui a fait de Hermann Löns un grand écrivain allemand.

Trente ans. Les paysans des villages près de Celle, dans la lande, doivent s'organiser pour se protéger des bandes de reîtres qui ravagent et massacrent tout sur leur passage. Ils n'attendent pas que Dieu ou le duc de Brunswick vienne à leur secours. « Aide-toi, le ciel t'aidera » est leur devise. Ils ne sont pas belliqueux, mais ils s'estiment déshonorés s'ils n'étaient pas capables de défendre leur bien. Ils se donnent un chef, forment une communauté étroitement unie, et grâce à cette cohésion, à leur esprit de sacrifice et à leur courage, ils tiennent victorieusement en respect les pillards, leur faisant payer cher chaque dommage subi. Löns ne s'est pas empressé de scrupuleuses reconstructions historiques, mais il va jusqu'au bout dans la description des misères et des souffrances humaines et l'on a pu comparer certains chapitres de cette chronique implacable aux gravures sur bois des maîtres gothiques.

bêtes, il trouvait plus de plaisir à les observer qu'à les chasser. Et il réunit ses multiples observations pour nous faire comprendre la vie d'une foule d'animaux, depuis le renard jusqu'à la libellule, en passant par le hérisson, l'écrevisse et la chouette. Sans jamais tomber dans la sentimentalité attendrie, il sait aussi éviter la sécheresse du rapport scientifique et parfois, comme dans *Mümmelmann*, l'histoire du vieux lèvre de la lande qui, par vengeance, fit blesser grièvement un chasseur par un autre chasseur, un délicieux humour donne encore plus de prix à son récit.

Animalier sans égal en Allemagne, Löns est peut-être encore davantage un paysagiste. Il est le poète par excellence de la lande, cette lande de Lünebourg dont il a, le premier, célébré les beautés, dont il a, le premier, décrit comme une sorte de désert. Il l'a parcourue en toute saison et il ne se lasse pas de nous la dépeindre dans toute sa diversité. Elle forme le décor de tous ses livres, mais souvent aussi elle est plus qu'un décor, elle constitue l'essentiel du récit, et chasseur et animalier passent au second plan. Dès 1900, la lande perdit chaque jour de son caractère sauvage pour fournir des terrains de culture et des pâturages. Mais Löns, qui n'était pas un rêveur romantique, s'en consolait aisément : « Il serait peu sage, disait-il, de se lamenter parce que la lande doit perdre son aspect pittoresque. Dans une Allemagne surpeuplée, ce serait un grand crime si nous ne mettions pas tout en œuvre pour empêcher l'émigration en défrichant toute terre qui se prête tant soit peu à la culture. »

Il semblerait qu'un écrivain aussi foncièrement germanique ne puisse aussi féliciter dans sa littérature. Plus d'une fois pourtant, en lisant Löns, on pense à un écrivain de chez nous : Louis Pergaud. Certes, Pergaud, mort à trente-trois ans, n'a pas laissé une œuvre aussi riche, aussi puissante que celle de Löns, qui était de seize ans son aîné. Mais, comme le tenu des divergences inévitables, quelle étrange similitude dans le caractère, les œuvres, la destinée des deux écrivains ! Profondément enracinés dans leur terroir respectif, ils ont une égale horreur « des servitudes mondaines, des hypocrisies du bon ton, de l'intrigue, de l'entregout ou simplement du savoir-faire ». Issus du peuple, ils écrivent pour le peuple et non pour faire de la littérature. Ils affectionnent la truculence, la saine verdeur de langage et Rabelais est un de leurs maîtres préférés. Chasseurs passionnés, ils sont également des observateurs de la nature. Et, enfin, ils sont tombés l'un et l'autre dans la même guerre. Mais si cette mort apparaît comme une intervention prématurée du destin dans la carrière de Pergaud, elle apportait, au contraire, à la vie de Löns le couronnement qu'il avait souhaité.

A PART une élite de dilettantes, le grand public ignore tout du théâtre grec et de ses efforts dans le sens d'une recherche de sa propre tradition.

Les conditions, qui ont accompagné sa renaissance, n'ont pas permis que quelques œuvres remarquables, d'un lyrisme intense, dépassent le cadre de nos étroites frontières.

D'abord le théâtre grec devait se réveiller de la longue période d'hypnose où il avait végété sous la domination turque. Il le fit avec vigueur au cours d'une double lutte : contre les classicismes d'une tradition morte et les poètes entichés de culture occidentale.

Les adversaires des classicismes ou des puritains voulaient imposer l'éthopée — la forme du naturalisme en Grèce — avec sa franche description de la vie réelle et ses personnages, tirés de la vie paysanne. Les nationalistes purs, à la suite de Ciobalti, proclamaient l'autarcie et luttèrent contre toutes les imitations serviles des prototypes étrangers. Evolution combative, qui caractérisa l'époque que l'on a appelé le moyen âge néo-grec (à partir de 1821 et jusqu'à Psicharis qui a renoué les lettres grecques). Alors l'âme du pays sembla étouffée définitivement sous un classicisme agonisant, lui-même aux prises avec des auteurs emprêtés dans des drames fantastiques ou se débattant avec Shakespeare. Alors l'aristocratie athénienne ferma hermétiquement ses portes au souffle moderne et organisa un théâtre de salon, tandis que D. Coromilas, l'un des auteurs du réveil national, qui à 39 ans signait sa cinquantième pièce, jouait ses comédies dans le Palais-Royal (1833).

L'hellénisme cherchait à se prononcer. Dès 1863, Constantinople avait dans le cadre du Théâtre Naoum un théâtre et un répertoire grecs.

D'autre part, les îles ioniennes, à l'abri de la domination étrangère, avaient restauré des spectacles publics en langue grec-

que (vers 1875). Le « vaudeville » y trouva une forme particulière : une sorte de « comédie de mœurs » de genre local, auquel on ne saurait trouver, en ce qui concerne l'ascendance directe, qu'un élément dramatique et le chant — que l'on retrouve dans toutes les étapes difficiles du théâtre, depuis Euripide qui soignait ses « monodies », jusqu'au théâtre turc et égyptien contemporains — trouvèrent un habile emploi.

Tel est le bref résumé d'une époque où l'originalité nationale ne pouvait s'exprimer, du fait que les classes cultivées de tous les peuples exprimaient ce qu'elles avaient en commun et nullement ce qui les séparait. Un peu plus tard, le « drame » et la « comédie de mœurs », issus du règne absolu du naturalisme sur l'Europe, ont gagné du terrain, en Grèce, grâce à des auteurs comme Rangavis et Vyzantzas — pour ne nommer qu'eux — qui surent utiliser — déjà commues et utilisées par Sofron et Héronidas ainsi que par Théokrite et par le théâtre latin : « Togata », la comédie nationale latine. C'est à cette même époque que furent montés, en Allemagne, « Les Tieserands » de Hauptmann (1888), ainsi que « Mademoiselle Julia » de Strindberg, et ceci produisit un effet de stimulant sur les adversaires du classicisme en Grèce.

La fin du dix-neuvième siècle enflamma définitivement la question linguistique, ce qui décida de la nouvelle orientation du théâtre grec. Une nouvelle lignée d'auteurs se forma, sous l'égide apparente de Grigoris Xenopoulos (plus tard de l'Académie des sciences), mais en réalité sous l'impulsion de la grande adresse scénique, — qui s'affirma dans « Anniés » — présente souvent une critique assez âpre de certains aspects de la société actuelle. D'autres dramaturges, dont Spiros Melas, J. Rotas, P. Horn et A. Lidorikis, ont acquis ce qui manquait le plus au théâtre hellénique : la routine dramatique, le métier de la scène ; ils ont eu l'audace de traiter des problèmes délicats et importants. Après d'un ouvrage destiné à représenter la dissolution tragique de la famille, la misère sociale, la corruption ou la haine des mœurs politiques, ils peignent les exploits héroïques de ceux qui luttèrent pour l'indépendance de la Grèce. D'autres soulèvent des questions morales à côté d'utopies civilisatrices et soumettent à une impitoyable censure nos mœurs modernes ; ou écrivent des œuvres biographiques, parmi lesquelles « Lord Byron » du jeune A. Lidorikis, œuvre dont le style et la technique remarquables furent récemment au Théâtre National d'Athènes l'occasion d'une très belle création.

Généralement, le théâtre grec s'oriente vers les pièces philosophiques et sociales, aussi bien que vers la comédie psychologique qui permet des envolées lyriques, et la verve bouffonne. Il aime la sève et la bonhomie du type « local », le caractère de l'homme à la fois simple et rusé, dont la malice native finit toujours par l'emporter sur la méchanceté du monde. Les pièces du genre « Marius » de M. Pagnol, ou bien celles nous décrivant la vie malheureuse et désorientée de la jeunesse d'aujourd'hui, marabont dans le répertoire moderne avec une tendance sociale et moralisatrice très prononcée, genre dans lequel Spiros Melas, journaliste de grande expérience, a employé le meilleur de ses dons de théâtre.

Parmi les plus jeunes, Dimitris Boghris, tacticien, bohème au pas ralenti, au regard intérieur et à la voix chaude, d'une basse qui surprend et qui attire, réunit toutes les qualités du penseur qui a choisi la forme théâtrale comme mode d'expression. Désertant les sciences naturelles, il écrit pour la scène avec une telle maestria dans le dialogue et dans la technique du découpage, et enlève avec tant de lyrisme les humbles sujets qu'il choisit, que le théâtre grec en arrive à fonder sur lui ses plus grands espoirs. Cet homme que la divinité semble avoir doté du merveilleux pouvoir de recevoir les impressions extérieures à travers le filtre d'une pensée vouée au rêve, sait exprimer dans un langage clair la plénitude de son propre monde intérieur, du la libre et joyeuse fantaisie

n'est point un obstacle à des analyses de caractère sévères jusqu'à l'austérité, où le déchaînement des instincts conserve une tristesse hantée d'aspirations mystiques. En accentuant certaines réflexions de détail de façon à susciter et à résoudre des problèmes tantôt sentimentaux, tantôt psy-



DIMITRIS BOGHRIS

chologiques ou philosophiques, là où le cœur et la pensée ne se seraient pas attardés sans son invitation. D. Boghris a une dans sa technique d'écrivain la monumentalité classique à la sensibilité et à la nervosité modernes et crée la sensation d'une « surdimension » dramatique abstraite, peuplée d'impressions équivoques et d'autant plus troublantes que les moyens qui les suscitent sont simples et vrais. En écrivant pour le théâtre, Boghris obéit à un instinct qui lui impose de divulguer son attachement aux coutumes de son pays, et son religieux amour pour la famille, sentiment qu'il prononce avec une fougue sans borne dans son chef-d'œuvre « I miana » (La mère), qui est sans doute un des sommets du théâtre contemporain.

Regards sur la littérature italienne

(SUITE) (1)

Le formalisme et l'académisme de la « Ronda » rencontrent une forte opposition dans le « novecentismo modernista » dont Massimo Bontempelli — novelliste, romancier et auteur de pièces de théâtre aux situations paradoxales et aux contrastes, exaspérants d'âmes et d'ambiances — est l'initiateur et qui bat en brèche aussi le psychologisme, le naturalisme, le goût petit-bourgeois, l'esthétisme et le sentimentalisme. Mais les tenants de « Strapaese » (très pays) — Curzio Malaparte, esprit agile de contour, de poésie et de poésimètre littéraire — politique, Mino Maccari, Leo Longanesi, rédacteurs des journaux « Il Selvaggio » et « L'italiano » — se dressent pour accuser les « novecentistes » — qu'ils appellent « Stracitta » (très ville) — de vouloir livrer la littérature italienne à l'étranger. Les « novecentistes » répondent qu'ils travaillent pour faire résonner dans le monde la voix de la nouvelle Italie littéraire. « Strapaese » insiste, réclame une complète xénophobie spirituelle, se proclame le gardien et le renouvateur résolu et serein de la valeur actuelle, essentielle, indispensable des traditions, le défenseur de ces éléments d'italianité qui constituent les racines naturelles de la civilisation et de la racine contre les tendances et les pratiques qui des apparences de modernisme, peuvent les corrompre ou les affaiblir ; car chaque plante a besoin de son climat et plus le climat sera italien et plus l'italianité fleurira et fructifiera. Ces groupes et ces mouvements — auxquels pour être complet on devrait ajouter les « hermétiques », quelques jeunes poètes qui cherchent une intense concentration de l'expression et des formes telles que Guido Mammì, Piero Zanghetti et le baron Giulio Evola, qui tendent vers un approfondissement d'eux-mêmes par l'étude des religions — doivent être retenus comme de simples points de repère.

Seul parmi eux, Giulio Evola a acquis une renommée européenne. Il est déjà traduit en plusieurs langues. Au reste, les talents ne se laissent pas circonstraire et renfermer dans les bornes étroites des groupes, mais absorbent les influences de tendances diverses et parfois opposées, les fondent pratiquement dans leurs expériences concrètes, avec d'autant plus d'unité artistique que plus forte est leur personnalité créatrice. Quand l'œuvre d'art atteint la sphère de la véritable création, elle vit en soi, libre de tout lien et de toute servitude.

ITALIE, durant cette première moitié du XX^e siècle n'a pas vu naître à la vie littéraire, aussi bien dans la poésie que dans la prose un véritable grand écrivain de la classe de Giosuè Carducci ou de Gabriele d'Annunzio, ou de Giovanni Verga, mais elle a pu assister à une extraordinaire floraison de bons poètes, conteurs, essayistes et critiques. En se greffant aux courants vifs du siècle passé, écrivains et genres littéraires, par adaptations successives, plus ou moins brusques, sont aux prises avec les exigences de l'esprit moderne. (A suivre.)

B. DELLA CARRITA.

(1) Voir « Comedia » des 31 janvier et 2 février.



PAYSAN DE HANOVRE, CHARROYEUR DE SEL

BIBLIOTHÈQUE EUROPÉENNE

Rudolf ZELLWEGER : Les débuts du roman rustique (Suisse-Allemagne-France 1836-1856).
(Droz, éditeur.)

Un ouvrage d'une actualité brûlante. L'étude d'une phase bien précise de la création littéraire occidentale. Presque simultanément, sans se connaître, entre 1836 et 1846, trois conteurs de génie — un bernois, un wurtembergeois, un berrichon — essaièrent avec l'originalité de trois tempéraments poétiques différents, de donner au public une image vraie du paysan. Qualités dignes de remarque : Godeffroy, Auerbach, George Sand, bien qu'observant les mœurs de terroirs déterminés, s'élevèrent dès l'abord à la réalité supérieure d'un art classique. Ils ne tentent pas de plonger la curiosité de leurs lecteurs par la relation de coutumes étranges, mais retiennent des particularités folkloriques dont ils sont témoins, que celles qui présentent un valeur morale universelle. Ainsi le roman rustique s'oppose-t-il, dans une certaine mesure, au roman régionaliste. Conclu par un chapitre sur les problèmes des romans rustiques, dont tous les écrivains amateurs de paysannerie devraient méditer les profonds aperçus, le livre de M. Zellweger, monument à la gloire de la littérature comparée, regorge de richesses que nous ne pouvons, hélas ! épuiser ici.

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

Benno HILLIGER : Jeanne d'Arc. — Das Geheimnis ihrer Sendung (Le mystère de sa mission)
(Koehler et Amelang, Leipzig.)

« De grandes pensées et un cœur pur, disait Goethe. C'est tout ce que nous avons à demander à Dieu. » Qui douterait de la pureté du cœur de Jeanne ? Mais il semble qu'on lui nie les « grandes pensées ».

Sur la foi d'une déposition de Du Bois, au procès de réhabilitation, le monde a cru, pendant des siècles, que Jeanne, après le Sacre de Reims, avait

« considéré sa mission comme accomplie. Et, sur la foi de quelques historiens, on imagine souvent qu'elle se serait estimée satisfaite après que le duc d'Angoulême eût été baptisé hors de France. Cette opinion n'est pas moins fautive. »

Jeanne, la Sibylle de France — Sibylla franca, ainsi que l'appelaient au moins de Spire qui lui a consacré, sous ce titre, un curieux traité, en 1429 — Jeanne serait plus loin. Et n'est-ce pas dans ce PLUS LOIN qu'il faut chercher le secret de sa mission ? Pour parler comme la vieille Christine de Pisan, qui sortit du cloître pour la sauver, n'était-ce pas le moins, pour elle, que de détruire l'Anglésie ? Elle avait ailleurs plus haut fait : C'est que la foi ne fut perdue.

Ainsi elle mandait aux Hussites de Bohême qu'elle les visiterait « avec son bras vengeur », s'ils ne se convertissent pas. Elle écrivait au régent anglais, au duc de Bourgogne, ses intentions de réunir toute la chrétienté contre les Sarrasins. Et l'Italie, les Flandres, l'Espagne, l'Allemagne, étaient bientôt en émoi à cause d'elle. Ainsi que l'a écrit Henri Martin, elle combattait, afin de pouvoir « diriger au dehors l'action de la France détrevée ».

Mystère de Jeanne d'Arc... Sous le sucre badigeon de la légende, elle demeure une créature d'exception. Cette « fille de Dieu », qui parlait de ses « frères les anges », était, sans nul doute, une « envoyée ». Mais par quelle organisation secrète ? L'histoire ne le sait pas et, avec les moyens d'investigation dont elle dispose, ne le saura jamais. Une chose est certaine : la figure de Jeanne, aussi vénérée autrefois en Gaule et dans « les forêts de Germanie », qu'elle l'avaient été à Dodone ou à Delphes. Comme le dit avec raison M. Hilliger, si bonne chrétienne qu'elle ait été, elle apparaît avec certains traits « païens ». Mais ce n'est là qu'un mot, dont une fausse science recouvre ce qu'elle ignore.

Le plus grand mérite de M. Hilliger, c'est de ne pas nous avoir caché le voile admirable, sous prétexte de la lever, avec une quelconque théorie explicative ; mais de nous avoir mis aux prises avec le mystère entier.

P. L.

Friedrich SIEBURG : Visage de la France en Afrique.
(Les Éditions de France.)

Le livre de M. Friedrich Sieburg nous ramène à un monde d'aujourd'hui. Les récits de voyages pittoresques d'observations de M. Paul Morand et des ouvrages d'une portée technique comme ceux de M. Georges-R. Manue, si reliefs des deux genres également, mais son intérêt réside surtout dans le fait qu'il est le témoignage d'un étranger sur notre empire colonial. Et ce témoignage est réconfortant, car il souligne le divorce entre la France officielle de 1938 et le pays réel, il permet de retrouver le vrai visage de la France. Qu'est-ce, en effet, que cette persévérance, que cette, longue patience, cette hardiesse et ce courage des colons français sinon les qualités mêmes de notre race paysanne transportées sur un sol neuf qui, par la vertu de ce morceau de la patrie ? On n'a pas assez exploité chez nous la notion d'empire et c'est pourquoi il ne s'agit pas de construire que de l'office au mépris du droit, de fermer au fonctionnaire des affaires indigènes, se sont réalisés des milliers de Français.

À la fois historien et observateur perspicace des choses du présent, M. Friedrich Sieburg a su voir les contacts entre les civilisations européenne et musulmane et souligner notre tact dans le respect des coutumes religieuses. Le prestige français grandit chaque jour en Afrique : c'est que malgré nos fautes et notre sentimentalité, et peut-être même à cause d'elles, les populations de notre Empire sentent les bienfaits de la Pax Gallica.

FERNAND LEMOINE.

Hans NAUMANN : Altdeutsches Volkskänigtum (Du caractère populaire de l'ancienne royauté germanique).
(J.-B. Metzlersche Verlag, Stuttgart.)

« E qui se sépare de ce qui est en haut ne peut plus demeurer en liaison féconde avec ce qui

est en bas. Car c'est d'en haut que vient la ferveur (le feu) et la puissance. Ainsi la royauté, lorsqu'elle n'est plus d'essence surnaturelle et sacrée, ne peut plus être populaire. Elle devient une institution postiche et elle doit sauter. »

Dieu et le peuple : devise royale. Tous les rois primitifs sont des rois populaires parce qu'ils sont des rois divins. Et les « prêtres » ne sont là que pour le servir, pour les aider dans leur tâche qui est de féconder les peuples. Le roi est vraiment l'époux, s'il est un roi, il couche avec son peuple (1). Il le nourrit de toutes les façons. Il est celui qui donne la vie. Et c'est pourquoi il est l'objet d'un culte. Une jeune épouse réclame-elle sa liberté, lorsqu'elle est comblée ? Au contraire, elle mourrait de l'être libre. Sa plus grande joie est de servir son maître. (Depuis quand les femmes s'associent-elles à la table des hommes ? — Exactement depuis le jour où elles sont devenues des malheureuses.)

Et il en est des peuples comme des femmes. Quand il y a des hommes, il y a des rois. Ce que toutes nos vieilles liturgies avaient bien, lorsqu'elles assimilaient le Sacré à un rituel.

Rituel de la remise de l'anneau, du couronnement, du don des treize pièces d'or à la jeune épouse, en échange de la première nuit... Et tant de symboles directs qui ont persisté jusqu'à une époque récente, pour colorer la terre. D'où venait-ils ? Et quels étaient ces hommes ou ces dieux ?

Hans Naumann nous apprend que le plus grand poète, chez les Germains, était le roi. Ne peut pas être celui qui ne sait pas les chants (Weisen) ! Et nous savions déjà que l'arc, avant d'avoir été un instrument de guerre, avait été un instrument de musique. Que ces hommes étaient donc barbares !

Ce livre, dont le titre aurait pu être : « Du caractère religieux de la royauté germanique », se laisse comparer, par le sujet qu'il traite, à ces trois ouvrages : Alexandre Morel : « Du caractère religieux de la royauté pharaonique » (Annales de Musée Guimet) ; René Labat : « Du caractère religieux de la royauté assyriobabylonienne » (Ad. Maisonneuve) ; et René Guenon : « Le roi du monde » (Chacornac).

P. L.